

LE SORCIER
DU
MONT GRANIER

TROISIÈME PARTIE

LE CAPITAINÉ SAUVEDUC

Ah ! puissiez-vous, Seigneur, vous à qui rien n'échappe,
Dans les cils dévastés découvrir une grappe,
Et dans l'ivraie, un froment pur ;
A côté du crime superbe,
Trouver quelque vertu, sous l'herbe
Qui dérobaît son front obscur.

(J. OGIER. Le 31 décembre.)

I

LE BAL DES CINQ TÊTES DE MORT

Messire Protais Sauveduc, capitaine commandant cent hommes d'armes au service de Monseigneur le Dauphin, était assurément un fort bel homme, et nul n'eût songé à le lui contester. Généralement, on lui envoyait sa haute taille, ses épaules carrées, sa poitrine bombée et ses mains énormes, emmanchées au bout de ses bras musculeux. Bien que sa grosse moustache et ses cheveux taillés en brosse fussent déjà grisonnants, son œil était vif encore, sa démarche lestée et son geste prompt.

Le capitaine Sauveduc touchait à la cinquantaine. Depuis dix ans à peu près, il habitait Grenoble, où il avait fait sa fortune, honnêtement et patiemment, sans s'inquiéter jamais du jour à venir.

« Occupons-nous du présent, avait-il coutume de dire, le lendemain est entre les mains de Dieu. »

Il avait commencé par être simple soldat, se faisant remarquer par son courage, son activité, sa soumission. Puis son protecteur, un jeune seigneur appelé Baldoph de la Corbière, lui fournit, un beau jour, les moyens de lever et d'équiper une compagnie franche, et Protais Sauveduc devint capitaine. Son histoire, on le voit, était bien simple, et ne présentait aucune péripétie enrouvante.

Cependant, il y avait dans sa vie un mystère que l'on cherchait vainement à percer. Chaque année, aux derniers jours d'octobre, le capitaine Sauveduc et son ami Baldoph de la Corbière, disparaissaient, et on ne les revoyait qu'aux premiers jours de novembre. Un voyageur prétendit les avoir vus, en habits de deuil, agenouillés au seuil du sanctuaire de Notre-Dame de Myans, en Savoie, mais cette affirmation ne put être contrôlée.

Donc, par une belle soirée de la fin du mois de juin, en cette même année 1257, qui a vu le mariage de Prigent du Rocher et la mort de sa sœur Eudalie, le capitaine Sauveduc, assisté de son page Horré, donnait tous ses soins à sa toilette, en vérité fort singulière. Il était vêtu, comme les paysans savoyards, d'une saie de bure, serrée par une ceinture de laine, et sur laquelle il portait une robe tres-ample, faite d'une étoffe de soie blanche. Sur le devant de cette robe, était brodée en noir une balance, emblème de Themis, et sur l'épaule, flottait un nœud volumineux de rubans rouges.

Sur une petite table voisine étaient posés un capuchon, percé de deux petits trous à la hauteur des yeux et une tête de mort en bois peint et sculpté avec une habileté surprenante. Dès qu'il eut chaussé ses souliers à la poulaine et rabattu les pans de sa robe sur sa casaque de paysan, le capitaine saisit la tête de mort et fit jouer un ressort. La tête se fendit en deux. L'intérieur, doublé de soie, était creux, garni de charnières, ce qui permettait aux mâchoires de jouer avec facilité. Les reliefs étaient peu accusés, mais peints à l'intérieur de manière à produire une illusion complète.

Sauveduc ajusta sur sa tête ce masque d'un nouveau genre, dans lequel son visage et son crâne s'emboîtaient parfaitement. Puis il se couvrit du capuchon et en rabattit la longue pointe.

Sauveduc allait, ce soir, au bal donné par le dauphin de Viennois, Guy XII, pour fêter la naissance de sa fille, Madame Anne, et aussi pour étaler les magnificences de sa cour aux yeux de l'ambassadeur du comte de Foix, le seigneur comte de Carabanchel, arrivé depuis quelque temps à Grenoble, pour traiter d'un mariage entre les enfants des deux princes.

On disait ce Carabanchel issu du sang royal de Castille. Il dépensait, avec une prodigalité peu commune, des sommes fabuleuses, et l'on ne parlait plus que de lui.

Mais, au lieu de se diriger vers le palais, à cheval et dûment escorté d'une suite brillante, le capitaine Sauveduc, qui était seul, s'engagea dans une petite rue, au fond de laquelle se trouvait une impasse, entre deux maisons de pauvre apparence. Il frappa, à la porte de l'une de ces maisons, deux coups secs, puis un troisième plus fort.

La porte s'ouvrit aussitôt.
« C'est vous, Sauveduc ! dit une voix brève.
Eh ! certes, oui, par saint Maurice ! Oui, c'est moi, mon cher Barb. . .
« Chut ! Soyez prudent, capitaine. »
Quatre hommes sortirent presque aussitôt, enveloppés, tous les quatre, de manteaux noirs.
« Onais ! s'écria l'un d'entre eux d'une voix joyeuse, nous ressemblons à des conspirateurs ou à des mauvais garçons, messieurs !

—Etes-vous armés ? demanda le capitaine.
—Oui ! répondirent les quatre inconnus d'une seule voix.
—Bon ! »
Tous se dirigèrent alors, d'un pas rapide, vers l'Isère, sur les bords de laquelle était situé le palais delphinal.

Le vieux manoir était splendidement illuminé. Des torrents de lumière jaillissaient à travers les fenêtres ouvertes, et se reflétaient dans l'eau noire du fleuve, moirée de paillettes d'or.

La nuit était sombre, et des milliers d'étoiles scintillaient dans l'azur.
Un vent tiède, embaumé par les parfums des fleurs, venait de la montagne et soufflait doucement sur la vallée, faisant ondoyer les arbres des jardins.

Devant le palais, s'étendait une vaste place, envahie par une foule bigarrée qui regardait passer les invités, poussant de grands cris d'admiration, lorsqu'un riche costume apparaissait porté par un jeune cavalier ou bien une belle châtelaine.

Sauveduc et ses quatre compagnons prirent, sur la droite, une petite rue qui les conduisit à une poterne ouverte au bas de la tour Chenoise, et devant laquelle attendait un homme masqué, vêtu d'une robe de velours cramoisi qui dissimulait, sous ses plis nombreux, un costume saxon de la plus grande richesse.

L'un des compagnons du capitaine demanda :
« Est-ce vous, Chissé ?
—Oui, Baldoph. Entrez, messeigneurs !... »
En haut, le bal commençait.

La première salle était ornée de tentures d'un rouge sombre à grands ramages d'argent. Là, se tenaient les nouveaux anoblis, les gens de petite race, les pages, les damoiseaux et les écuyers.

Dans la seconde, richement tendue de tapisseries à personnages, se groupaient les hommes sérieux, magistrats, juriconsultes, professeurs et capitaines, pour lesquels la conversation avait plus de charmes que la danse.

La troisième salle, immense, haut voûtée, entourée de colonnes torsos supportant des galeries à balustrades dorées, sur lesquelles se trouvaient les musiciens, était construite dans le plus beau style moresque : elle étincelait d'arabesques, d'enroulements, de feuillages d'or et d'argent, appliqués sur un fond bleu, vert, jaune ou rouge.

Des draperies en étoffes orientales, tissées d'or et de soie, décoraient les fenêtres, et tombaient, en plis lourds, de leurs arcades trilobées.

Dans les entrecolonnes, étaient suspendus des trophées d'armes sarrasines, prises, sans doute, sur l'ennemi pendant les dernières croisades. Les feux de cent torches de cire, portées par des candélabres énormes, jadis ornements d'une mosquée musulmane, se reflétaient dans l'acier poli des cuirasses et donnaient un féerique aspect à cette splendide salle.

Au fond, sous un dais orné de panaches de plumes, et des lambrequins duquel pendaient de soyeuses courtes brodées d'argent, était assis le dauphin Guy, ayant à sa droite Béatrix de Savoie, et à sa gauche l'ambassadeur du comte de Foix, M. de Carabanchel.

Le comte de Carabanchel, un de ces hommes auxquels il est impossible d'assigner un âge certain, avait la beauté d'un ange déchu. Son visage exprimait l'orgueil, l'astuce et la cruauté.

Vêtu avec une somptuosité qu'un roi lui eût enviée, il portait une gawourte de damas de Gènes violet, semé de fleurs de lys d'argent. A ses pieds, était couché un être difforme, un main aux membres grêles.

Ce main avait une tête énorme, et dont le front disparaissait entièrement sous une forêt de cheveux roux qui, rejoignant les sourcils, tombaient en mèches emmêlées devant ses yeux, aux prunelles glauques.

Une foule de seigneurs masqués se pressaient autour du trône, d'où le dauphin contemplait, en souriant, leurs costumes bizarres.

Chacun s'était déguisé selon son goût. Il y avait là des Romains, des Grecs, des Saxons, des sauvages, des bohémien, des loups, des ours, des gens couronnés de bois de cerf ou de cornes de bœufs.

Rien n'était plus beau que de voir, sous les flots de lumières que repandaient les candélabres, ces robes de velours ou de soie ondoyer sur les dalles de marbre, ces pierres chatoyantes jeter des feux éclatants, ces broderies d'or, cette soie, ce velours, ces franges, ces plumes s'agiter au milieu d'une poussière lumineuse, dans cette salle semblable aux palais des fils de Mahomet.

On voyait passer, comme dans un tourbillon, les chevaliers emportant dans leur course effrénée les châtelaines balotantes ; les princes, aux livrées de toutes sortes, portant des plateaux d'argent chargés de grandes coupes d'hypocras, de malvoisie, de grenache, ou des corbeilles pleines de fruits appétissants ; les masques, affublés de costumes aux couleurs éclatantes, allant d'un groupe à l'autre, en faisant mille grimaces et mille contorsions.

De tous côtés, s'élevaient des lazzi, des cris joyeux, des chants qui se mêlaient aux sons harmonieux des viols et des douciers.

Les masques les plus hideux recevaient force brocards, auxquels ils répondaient avec esprit quelquefois, toujours avec malice.

En un mot, l'on s'amusaît, l'on riait de bon cœur, et la vieille gaie gauboise régnait en souveraine absolue dans cette fête.

Sous une des arcades de la galerie, un homme vêtu de la peau d'un ours, dont la tête lui faisait office de heaume, causait avec celui qu'un des compagnons de Sauveduc avait appelé Chissé :

« Eh bien ! demandait l'ours, c'est pour ce soir ?
—Oui, messire.
—Ah ! je voudrais bien entendre ce qu'ils vont lui dire !
—C'était facile, monsieur de Belletruche, mais il fallait y songer plus tôt.
—Comment aurais-je fait ?
—C'est bien simple ! Au lieu d'emprunter à votre ours cette fourrure dans laquelle vous devez étouffer, vous n'aviez qu'à demander à messire Eole de vous prêter ses atours. . .
—Mauvais plaisant ! interrompit Belletruche en donnant un coup de batte au seigneur de Chissé.

Au même instant, un grand bruit se fit vers l'entrée de la salle.
« Tenez, les voici ! » reprit l'interlocuteur de Belletruche.

En effet, sur le seuil de la grande porte drapée de rouge, apparaissaient cinq masques vêtus de robes absolument semblables entre elles, de couleur blanche passémentée de noir, ainsi que capuchon qui leur couvrait le visage.

Sur leur épaule gauche, il y avait un nœud de rubans dont la couleur différait pour chacun : rouge, bleu, vert, noir et blanc.

II

DE L'EFFET QUE PRODUISIRENT CINQ REVENANTS SUR MONSIEUR L'AMBASSADEUR DU COMTE DE FOIX

« Oh ! oh ! s'écria le dauphin, qu'est ceci ?
Le comte de Carabanchel sourit, et, ayant murmuré quelques mots à voix basse à l'oreille du prince, il descendit de l'estrade et vint se mêler à la foule qui entourait les cinq masques blancs.

L'homme au ruban noir darda aussitôt un regard ardent sur le visage cynique de l'ambassadeur qui, ému malgré lui par ce simple regard, rougit, baissa la tête et s'éloigna.

Le seigneur de Chissé, qui venait de son côté, l'arrêta au passage, et lui dit avec un léger accent de raillerie :

« Eh ! bien ! sire comte, que di-est-ce de cette mascarade ?
—C'est bizarre, et fort laid. Pourquoi cette balance noire que ces gens ont fait broder sur leur poitrine ? Cela ne signifie rien !
—Vous vous trompez. La balance est l'emblème de la justice ! »

Et, sans rien ajouter, Jordan de Chissé se perdit dans la foule.

Carabanchel n'était pas revenu de son étonnement, qu'un des masques au capuchon blanc surgit devant lui, et lui prit le bras sans paraître effrayé de l'expression menaçante dont le visage du comte était couvert. Ce masque était celui qui portait sur l'épaule un nœud de rubans bleus.

« Salut ! sire comte, dit-il d'une voix railleuse. Comment se fait-il donc que vous soyez ici, vous le grave politique, absorbé par tant de préoccupations. . . et de souvenirs ?
—Je ne reconnais à personne le droit de m'interroger ! répliqua l'envoyé de Foix avec hauteur.

—Pas même à la justice ?
Cette question fut faite avec un accent singulier, mêlé d'impertinence et de raillerie ; le comte essaya de sourire et répondit :

« C'est une gagure, n'est-ce pas ? Cas échéant, la justice aurait le droit de. . .
—Je représente la justice ! »

Le comte fit un brusque haut-le-corps et ne répondit pas.

Il y eut un instant de silence.

« Monsieur de Carabanchel, reprit le masque, je veux vous conter une histoire. Vous plaît-il de me suivre, ici près ? Nous serons moins écoutés.

Le comte crut à une plaisanterie de carnaval, et suivit de bonne grâce le mystérieux personnage.

« Votre histoire m'intéressera-t-elle, au moins ? demanda-t-il en souriant.
—Prodigieusement !
—Oh ! oh !
—Vous verrez ! »

Les deux seigneurs prirent place sur un des bancs de velours adossés à la muraille sous la galerie réservée aux joueurs de flûte et de harpe.

En ce lieu retiré, la solitude était complète :
« Par Hermès ! s'écria Carabanchel d'un ton léger, vous me conduisez bien loin pour me raconter votre conte ! . . . Le dauphin m'attend !
Je serai bref. J'habitais Venise, il y a quatre ans, commença le masque d'un ton grave. J'y rencontrai un homme qui fréquentait assidûment une maison où j'allais quelquefois. Ce palais était celui de messire Orlando Sorranzo, neveu du doge, et dont la femme, Angela Giustiniani, descendait des princes de Scio. Ils étaient jeunes tous les deux, et Dieu, qui bénit les cours élastes et bons, leur avait donné un petit enfant. . .

L'ambassadeur fit un brusque mouvement et se leva. Mais le masque, le retenant par le bras, reprit en ricanant :

« Je serai bref, messire ! Un jour, on trouva le patricien de Venise étendu, un couteau planté dans le cœur, sur les marches de marbre de l'escalier de son palais ; la noble Angela Giustiniani gisait dans son lit, ayant encore autour du cou la chaîne d'or qui avait servi à l'étrangler, et son petit enfant, qui avait faim, pleurait dans son biberon. Des merveilleux bijoux, fermails, colliers, bracelets, diadèmes, perles, saphirs et rubis, émeraudes et diamants, des armes magnifiques damasquinées d'or, de l'orfèvrerie qui emplissait les bahuts, des sacs d'or entassés dans les coffres, de tous les trésors enfin de la maison Sorranzo. Une

des plus opulentes de l'opulente Venise, reine de l'Adriatique, il ne restait rien ! . . . Aucune trace, aucun vestige !
—Que m'importe ! balbutia Carabanchel.

—L'assassin du comte Orlando, le bourreau de l'illustre Angela, le voleur, était cet étranger, qu'on nommait don Flavio, et qui, des cette nuit-là, ne reparut plus à Venise. . .

—Que m'importe ! dit encore Carabanchel.
—Sire comte, vous avez là, à ce doigt, un anneau magnifique, reprit le masque en étreignant entre ses mains la main nerveuse de l'Espagnol. Cette opale qui agrafait les plis de votre tunique est précieuse, en vérité. . . J'ai vu briller cet anneau à la main du malheureux Sorranzo. . . J'ai vu cette opale resplendir au front de la noble Angela. . .

—Fou ! fou ! menteur ! » cria Carabanchel.

Une main se posa lourdement sur son épaule, et le repoussa sur le banc. Une voix brutale lui dit à l'oreille :

« N'êtes-vous jamais retourné en Savoie depuis la catastrophe du Granier, monseigneur ?
Carabanchel, plus pâle qu'un cadavre, leva les yeux vers celui qui lui parlait, et vit, debout devant lui, celui des masques à manteau blanc qui portait un nœud rouge.

« N'était-ce pas une touffe de rubans rouges que le capitaine Sauveduc avait attachée sur son épaule ?
« Vous devez vous souvenir ! Il y eut là cinq mille hommes qui périrent. . . La terre s'entr'ouvrit pour les engloutir. . . La montagne se découvra de sa cime, pour fermer leur tombe. . . Le peuple, et la voix du peuple est quelquefois la voix de Dieu, accusa un homme d'avoir provoqué, par ses crimes, le courroux du Tout-Puissant. . . Voulez-vous savoir comment se nommait l'infâme ?
Le comte, adossé sur son siège, n'osait ni parler ni faire un mouvement.

« Il se nommait Aloys, comte de Mainvilliers ! » dit le masque aux rubans rouges, en s'éloignant, suivi de son compagnon.

Pendant ce temps-là, un seigneur disait au dauphin :

« Oh ! donc est monsieur l'ambassadeur de Foix ? Ah ! le voilà qui se dirige vers Votre Altesse. . . Mais qu'a-t-il donc ? Ses traits sont décomposés. . . Il chancelle, il va tomber ! »

Le comte, en effet, s'avangait livide, tremblant, il marchait lentement, et paraissait en proie à une affreuse terreur.

Un masque, ayant un nœud blanc sur sa robe blanche, l'arrêta au passage.

Le visage du comte prit une teinte terreuse : un éclair, aussitôt éteint, brilla dans ses yeux ; il murmura d'une voix pleine d'angoisse :

« Encore ! encore ! Les morts sortent donc du tombeau !
—Oui, répondit le masque aux rubans blancs, qui était Baldoph de la Corbière, oui, les morts sortent du tombeau. Ne le savez-vous pas mieux que personne, seigneur Aloys ? Rappelez-vous la nuit du vingt-cinq octobre 1248. Vous étiez treize, dans la salle du moustier. . . Quel forfait inouï, quel épouvantable crime, encore inconnu dans les annales de l'humanité, fut ajouté à l'horreur de votre orgie ! Quels blasphèmes atroces, quels sacrilèges infames, entassiez-vous les uns sur les autres. . . Ah ! la patience de Dieu, qui est patient parce qu'il est éternel, se lassa. . . »

« Il voulut, par un éclatant comparable à celui qui anéantit la Pentapole maudite, rappeler au monde que, s'il est l'Infinie miséricorde, il est aussi l'Inflexible justice. . . La terre ouvrit ses entrailles. . . Les cadavres sentirent la vie animer à nouveau leur putréfaction. . . Penfer vomit ses légions. . . Une trombe de feu passa, emportant dans son tourbillon des ombres hideuses. . . La montagne ceda sous les coups des esclaves de Satan. . . La vallée tout entière fut la proie de la mort. . . Et c'est vous qui aviez évoqué les démons, seigneur Aloys !
Carabanchel, écrasé, fou de désespoir, eut encore la force de répondre :

« Je ne me nomme point Aloys, bouffon ! Je suis Rodrigue de Ximenes, comte de Carabanchel ! »

Un sourire amer effleura les lèvres du sire de la Corbière, qui repartit avec un accent empreint d'un mépris indécible :

« Si l'on te donnait tous les noms que tu as portés, le Livre d'Or de Venise, où tu voulais te faire inscrire sous celui de don Flavio, le Livre d'Or de Venise n'y suffirait pas. »

Carabanchel voulait répliquer encore ; la Corbière ne lui en laissa pas le temps.

« Te souviens-tu, seigneur, de la nuit du cimetière ? Il y avait plusieurs cadavres devant toi, et Byleth dût être satisfait ! Ce malheureux Jacques Mézel, et Jeanne Mauger, et les neveux de Protais, et Aymonnet, lâchement égorgés. . . Que l'avaient fait tous ceux-là, comte ?
« Nous parlions de noms tout à l'heure. Faut-il que je te dise celui que tu déshonorais alors ? »

Carabanchel terrifié jeta des regards égarés autour de lui.

Un nouveau masque, celui dont le nœud était fait de velours noir, s'approcha de l'ambassadeur, et, d'un signe de tête, pria Baldoph de s'éloigner.

Le nouveau venu était Pregent du Rocher, évêque de Maurienne et prince. Il prit Carabanchel par le bras et le conduisit sous les arcades voisines, devant lesquelles d'amples rideaux tombaient, tamisant la lumière et ne laissant passer qu'une faible lueur.

Le dauphin Guy n'avait cessé jusqu'alors de s'entretenir avec un ours de la plus belle taille.